

Lire entre les lignes... ou voir l'invisible

Vu au Festival des films du monde. *Homère, portrait de l'artiste dans ses vieux jours* de Fabio Carpi

Gilles Marsolais

Number 90, Winter 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23739ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Marsolais, G. (1998). Review of [Lire entre les lignes... ou voir l'invisible / Vu au Festival des films du monde. *Homère, portrait de l'artiste dans ses vieux jours* de Fabio Carpi]. *24 images*, (90), 54–54.

HOMÈRE, PORTRAIT DE L'ARTISTE DANS SES VIEUX JOURS

DE FABIO CARPI

VU AU FESTIVAL DES FILMS DU MONDE



Grégoire Colin, Valeria Cavalli et Claude Rich.

LIRE ENTRE LES LIGNES... OU VOIR L'INVISIBLE

PAR GILLES MARSOLAIS

Sur la foi d'un résumé trompeur et simpliste, c'est à mon corps défendant que je suis allé voir ce film de Fabio Carpi qui, en fin de lecture, s'impose pourtant comme une œuvre forte et racée. D'ailleurs, il constitue l'une des rares bonnes surprises à émerger de la compétition officielle du dernier Festival des films du monde.

René (Claude Rich), un vieil écrivain aveugle et cynique, parcourt le monde avec une jeune et belle femme, Sibilla (Valeria Cavalli), en donnant des conférences dans les pays qu'il visite. Progressivement, il devient manifeste que ce voyage sera son dernier, conférant une signification particulière à chacune des rencontres et à chacun des événements qui le jalonnent, jusqu'à ce que le vieil homme, stoïque, prenne congé de ses proches et de son public à Paris. On peut légitimement se demander comment il est possible de faire un film avec une telle proposition (dépouillée ici de ses péripéties anecdotiques). À elle seule, elle lance un redoutable défi dont seul le talent peut venir à bout et que Fabio Carpi, écrivain autant que cinéaste, a relevé avec élégance.

La réussite du film repose aussi sur les épaules de Claude Rich, admirable de présence et de retenue, dont le personnage, de

l'aveu même de Fabio Carpi, s'inspire au départ de Borges. Il n'est pas facile de jouer à l'écran le rôle d'un aveugle sans céder au cliché des grimaces convenues, et le jeu de Claude Rich, faut-il le préciser, est loin, très loin de ce registre, de même que le film n'a rien à voir avec une biographie de l'écrivain argentin.

Donc, ce vieil écrivain égocentrique et aveugle, qui en est arrivé à préférer la musique à la littérature, vit déjà en quelque sorte hors de la «réalité» qu'il méprise et que lui décrit son accompagnatrice. Celle-ci, qui est aussi sa compagne, le trompe sans vergogne, sinon dans ses descriptions du réel du moins dans ses relations avec les autres hommes et sans que celui-ci n'en soit dupe. Mais ces voyages sont aussi pour l'écrivain une façon de recoller des morceaux de sa jeunesse, alors qu'il était voyant, de retrouver d'anciennes émotions, comme celle qui évoque en lui Venise par le simple fait de monter sur le marchepied d'un train...

Cela dit, cet homme qui se définit comme bourgeois et décadent (en citant Stendhal, entre autres, pour exprimer son mépris du peuple et des Romains qu'il juge vulgaires), on sent bien qu'il est déjà ailleurs et qu'il n'a plus que quelques formalités à rem-

plir avant de mettre un terme à son voyage au bout de la nuit. C'est alors même que survient une rencontre inusitée avec un jeune torero improbable (Grégoire Colin) qui modifiera ses perspectives et qui donnera ultimement un sens (illusoire?) à son aventure terrestre.

Souvent axés sur la mort et la signification à lui donner, les films de Carpi (comme *L'età della pace*, 1975) ont un arrière-plan psychanalytique et celui-ci, on le devine aisément, ne fait pas exception. Mais l'exploration de cette dimension n'est jamais menée d'une façon lourdingue et le film ne verse à aucun moment dans l'illustration symbolique appuyée. Ainsi en est-il de cet échange étrange entre le jeune torero qui dévoile son rêve de devenir écrivain, sans trop y croire, et le vieil homme qui l'en dissuade aussitôt, voyant la mort dans l'acte d'écrire.

Les films de Fabio Carpi, à nul autre pareils, procèdent d'un univers propre au cinéaste et ils se répondent les uns aux autres. *Homère, portrait de l'artiste dans ses vieux jours* est en quelque sorte, mais en plus lumineux, une variante de *L'età della pace*. Inspiré d'une lettre de Freud à ses deux enfants, ce film mettait en scène un vieillard sourd qui, tout en étant tenté par un transfert vers une image régressive d'un *alter ego*, d'un autre lui-même qui lui est à la fois semblable et opposé, doit enfin se résoudre à affronter l'expérience solitaire et décisive de la mort. Ici, René, cet Homère des temps modernes, qui est aussi sourd au monde en se réfugiant dans la musique, croit donc avoir trouvé dans le jeune torero qui lui renvoie sa propre image inversée, ce double, cet Autre qui pourrait être le prolongement de lui-même.

Des situations parfois cocasses et des dialogues vifs et acérés, en accord avec la lucidité du personnage, entretiennent tout au long du récit le plaisir indicible du spectateur, jusqu'à la séquence finale, résolument ambiguë, axée sur le suicide du vieil homme: un geste ultime qui met fin à sa fuite et qu'il voulait discret, mais qu'il pose pourtant dans un restaurant bondé de monde où on l'a reconnu, où il sait qu'on l'a reconnu... ■

HOMÈRE, PORTRAIT DE L'ARTISTE DANS SES VIEUX JOURS

Italie-France-Suisse 1997. Ré. et scé.: Fabio Carpi. Ph.: Fabio Cianchetti. Mont.: Bruno Sarandrea. Son: Roberto Petrozzi. Int.: Claude Rich, Valeria Cavalli, Grégoire Colin. 102 minutes. Couleur.